

tude indigna le témoin. Transportée à l'hôpital, Lucie Guyon succombait une heure après sans avoir pu parler.

Les époux Guyon, soupçonnés d'avoir volontairement précipité l'enfant de sa chambre, furent inculpés d'assassinat, mais les charges relevées à cet égard ayant été jugées insuffisantes, ils n'ont à répondre que des mauvais traitements et de la privation de soins auxquels ils ont soumis leur fille.

A l'appel des témoins, une femme Victorine Morin ne répondant pas, le défenseur de la femme Guyon déclare qu'il juge indispensable la déposition de cette femme qui, paraît-il, est alitée. Il demande qu'on la recherche ou qu'on renvoie l'affaire. Mais la cour décide de ne statuer qu'à la seconde audience, et le président procède à l'interrogatoire des accusés, qui ne donne lieu à aucun incident.

La femme Guyon prétend que la petite Lucie a toujours été chétive et malade; elle était sale; elle ne faisait que la corriger, mais si elle était sévère, elle n'était sûrement pas méchante. Elle ignore comment l'enfant a pu se suicider, car elle soutient que l'enfant s'est volontairement jetée par la fenêtre.

Au moment où l'on va faire passer devant le jury la photographie du cadavre de Lucie Guyon dans un état de maigreur épouvantable, un nouvel incident s'est produit. L'un des avocats s'oppose à la production de ces photographies, mais la cour rejette ses conclusions.

L'interrogatoire de Guyon commence : de bons renseignements sont fournis sur son compte. Il est fort laborieux; cependant, on s'accorde à dire qu'il est faible et subit l'influence de sa femme.

Guyon prétend n'avoir pas martyrisé sa fille; il prétend que tous les témoins se sont entendus pour l'accabler, ainsi que sa femme, mais s'ils voulaient dire la vérité ils avoueraient que la petite Lucie était très heureuse.

On entend quelques témoins et la suite des débats est renvoyée à aujourd'hui. E. T.

LES CAFÉS CARVALHO

Bien qu'il nous vienne de l'Orient, le café est la boisson la plus appropriée au caractère français; le dix-huitième siècle lui a dû son merveilleux esprit. Mais il est bon de savoir choisir une marque; les Cafés Carvalho nous tireront de toute indécision : pureté et arôme, ils ont tout. On les trouve en boîtes cachetées, 85, rue Turbigo, et chez les bons épiciers.

Les Premières

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — *Briséis* (1^{er} acte), d'Ephraïm Mikhaël et Catulle Mendès, musique d'Emmanuel Chabrier.

Souvent, pour avoir négligé ce principe essentiel qu'il ne faut pas chanter plus haut que sa voix, des librettistes voudraient faire œuvre de poètes, échouèrent; il est plus étrange que les excursions de poètes authentiques dans le domaine des librettistes aient fourni des poèmes d'opéra à peine meilleurs que ceux des ordinaires paroliers. Seul ou presque seul, M. Catulle Mendès, dans *Gwendoline*, puis, avec Ephraïm Mikhaël pour collaborateur, dans *Briséis*, confirme d'une glorieuse exception cette règle affligeante; et ceux-là seuls qui connaissent, l'ayant eux-mêmes tentée, la lourde tâche d'écrire pour la musique sans consentir aux prosaïsmes par trop massifs, aux vers exagérément boiteux, aux chevilles insolentes, ceux-là sentiront tout le prix de l'œuvre réalisée par ce rare artiste. On trouverait difficilement dans les livrets antérieurs — ou plus récents — des strophes comparables à celles que chante (soutenues par tant d'accords de neuvième!) Hylas devant la demeure de Briséis :

Dans le tranquille gynécée,
Auprès des bons rouets chargés
De lins légers,
Tu dors, Briséis, fiancée!
Ces sauriers frissonnent encore
D'avoir frôlé tes voiles blancs,
Ces lys tremblants
T'attendent comme un autre aurore;
Et les colombes endormies
Là-bas, dans notre colombier,
Sous le sorbier,
Rêvent à tes lèvres amies.

A Corinthe, sous un ciel d'automne lourd de nuages, Briséis et Hylas échan- gent leurs adieux et leurs serments; lui, pauvre, s'en va sur sa galère chercher à Tyr, à Cyrène, les étoffes de pourpre, les parfums rares, les perles, les ivoires, bimbeloterie productive par où il obtien- dra l'agrément des parents de Briséis, fa- meux pour leurs grands biens. Mais, comme la jeune fille redoute la haine des tempêtes et plus encore l'amour des demi- vierges asiatiques, Hylas jure par Kypris de l'aimer jusqu'à la mort, d'un immua- ble amour et, rassurée, elle répète après lui le même serment; Hylas part sur la mer trompeuse. Tout à coup des cris, des plaintes de femmes arrachent Briséis à sa songerie amoureuse; les serviteurs s'em- pressent autour de Thanastô, sa mère, en proie à d'horribles souffrances. Et la mourante tombe à genoux, invoquant, de- vant les siens stupéfaits, le dieu des chré- tiens : elle veut vivre pour sauver des âmes, pour arracher au culte des faux dieux sa fille Briséis. « Mère, dit celle-ci pitoyable, mère, pour te soustraire à l'Hadès abhorré, je suis prête à donner ma vie. — Je m'en souviendrai », répond Thanastô, cependant qu'on l'emporte mi- évanouie.

Les servantes et Briséis, autour de la statue d'Apollon, adressent au dieu d'ar- dentes prières, quand voici qu'un homme, vêtu de blanc, un prêtre du dieu nouveau, se dresse devant elle, élevant dans sa main droite une croix faite de deux branches d'arbres; doux et grave, il pé- nètre dans la maison. Quand il reparait : « Ton Dieu sauvera-t-il ma mère? dit Briséis. — Oui promet-il : Thanastô, inspirée par l'Esprit, t'a vouée au bap- tême; si tu m'obéis, elle vivra. » Et Tha- nastô elle-même ordonne à sa fille de suivre le catéchiste : « Tu m'as offert ta vie pour sauver la mienne; je te consacre au Christ : sois l'épouse de Dieu, vierge éternellement. — J'obéirai », dit Briséis, le cœur brisé, et elle s'éloigne avec le prêtre.

Un tel sujet ne convenait peut-être pas parfaitement au tempérament de Chabrier, — musicien plein de verve, de vie, de sin- cérité, qui rencontra par moments une véritable intensité poétique et, servi par une merveilleuse intuition musicale, sut deviner beaucoup de ce qu'on doit appren- dre, — mais plus impulsif que réfléchi et médiocrement religieux. Sans doute, il a su trouver des accents personnels, et vrais et forts, — qu'on se rappelle la *Sulamite* et le début de *Gwendoline*; — mais trois actes de gravité, c'était beau- coup pour lui. Celui-ci le prouve où le côté pittoresque, coloré, mouvementé, ressort merveilleusement, tandis que les scènes religieuses apparaissent de qualité si inférieure — malgré le fort beau chant du catéchiste — en leur simplicité un peu voyante et voulue qui s'exalte trop vite en mysticisme érotique.

Mais l'œuvre se recommande par ceci qu'elle reste musicale d'un bout à l'autre; la mélodie y coule, expressive, abondante. Quant à l'orchestre, il couvre souvent la voix, trop continuellement tendu, toujours amusant, d'ailleurs, avec ses traits de harpes jetés comme un pont par-dessus les silences, mais encombré de timbres exagérément variés, non sans quelque puérilité parfois, — à quoi bon l'interven- tion du triangle quand le catéchiste parle des petits enfants ravis par la douceur de Jésus? — il abonde en ingéniosités qui peuvent charmer quelques auditeurs, mais qui ne laissent pas d'émettre fâcheuse- ment l'attention.

Malgré les réserves que je viens d'indi- quer, cet acte n'ennuie pas un seul ins- tant; il laisse pourtant une vague impres- sion de monotonie; on en peut, je crois, trouver plusieurs raisons, dont la princi- pale est que, si les différents dessins s'en- chaînent très musicalement entre eux, les points culminants — ou qui devraient l'être — n'émergent pas avec un relief suf- fisant.

Mlle Berthet, de qui j'apprécie quelques jolies notes hautes congrûment filées, a surtout réussi le long passage mimé où, son amant parti, elle se remémore les dernières paroles du marin, cependant que l'orchestre — avec une intensité d'é- vocation peut-être insuffisante — re-dit le thème de la tempête, et l'alliciant motif des fillés d'Asie, et le serment d'amour.

Nous avons déjà applaudi, au concert Lamoureux, Mlle Chrétien-Vaguet dans le rôle très extérieur de Thanastô (beau- coup plus compréhensible à l'Opéra qu'au Cirque-d'Été); elle n'a point perdu ses qualités de consciencieuse énergie et le public l'a particulièrement goûtée dans l'air « Ainsi qu'un semeur charitable », dont le bon début biblique à la façon des chœurs hébraïques de *Samson et Dalila* tourne vite à la religiosité en « christocale » — le mot est de Jules Lemaitre — et s'affadit tout le long d'une déplorable phrase : « Pour qu'au jour des moissons super- bes... » rendue plus gounodienne encore par la forme de l'accompagnement, ryth- mé en accords de douze-huit répétés jus- qu'à l'écoeurement.

Vigoureux dans l'hymne à Eros, M. Vaguet montre de la grâce au cours du joli duetto « Deux roses sur la même branche » dont la phrase prometteuse : « Demain, ce sera la journée... » se greffe sur le chœur des matelots avec une adresse charmante.

M. Renaud indisposé, nous avons en- tendu la voix solide de M. Bartet. Caté- chiste un peu fruste, il célèbre le Rédemp- teur sur un thème d'allure liturgique, en un chant large, d'une belle expression calme, qui me plaît surtout quand des tierces nues l'accompagnent, montant et descendant par degrés conjoints.

Je ne sais qui avait eu l'idée falote d'amputer à la répétition générale le dé- nombrement lyrique des immortels : « Dans le bel Olympe neigeux... »; réta- bli hier soir, pour la plus grande joie de l'honorable interprète Fournets, il a pro- duit fort bon effet.

Il sied de complimenter les choristes, excellents dans leur jolie page du début (en *ré bémol*, qui module en *mi* de façon délicate) et aussi les instrumentistes supérieurs à ce que nombre de représen- tations antérieures donnaient sujet de re- douter.

Et si quelques-uns des protagonistes ont détonné parfois, je n'en veux rien dire.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.